

poursuivait sa politique d'extermination avec autant d'ardeur et d'habileté que de perfidie et de cruauté. Les partis de guerre iroquois étaient sans cesse en campagne : non-seulement ils attaquaient les Hurons qui marchaient vers leur ruine, mais ils attaquaient même d'autres peuplades ; la nation du Pétun et la nation Neutre furent molestées par eux. C'est ainsi qu'en 1647, un parti de 300 Iroquois Tsonnontouans allèrent à un village neutre, où on les reçut bien sur la foi des traités, et qu'ils détruisirent après avoir massacré une partie des habitants. Ils donnèrent pour excuse qu'un des leurs avait été tué sur le territoire de ce village.

Les missionnaires, qui semblaient voir venir la destruction des Hurons, redoublaient de zèle pour en faire des chrétiens et rendre leurs malheurs utiles pour le ciel. Le Père Ragueneau écrivait en 1648 — (c'est dans cette lettre qu'il est pour la première fois parlé de la chute de Niagara) — que les chrétiens se multipliaient parmi les Hurons et que les missionnaires étaient mieux traités parmi eux.

Pour faciliter la conversion des Hurons et leur prêter secours dans les circonstances, les Jésuites et les Français laïcs avaient fondé l'établissement de *Sainte-Marie*, sur les bords du lac Huron à l'embouchure de la rivière qui porte aujourd'hui le nom de Wye et qui est située entre la Rivière Sévern et Pénitencouchine. Il y avait ordinairement à *Sainte-Marie* 40 Français dont 18 Jésuites, pères et frères ; tous les Français laïcs étaient de fervents et zélés chrétiens dont les Pères font beaucoup d'éloges dans leurs lettres : ces braves gens, tout en faisant la traite, s'occupaient aussi à instruire et à convertir les sauvages.

Les Pères avaient construit dans le fort de *Sainte-Marie* une grande hôtellerie et un hôpital pour les sauvages. On recevait, logeait et nourrissait les voyageurs et les pèlerins, et dans une seule année le nombre de ceux qu'on avait ainsi assistés s'était élevé jusqu'à 3,000. Toutes ces bontés des Pères n'empêchèrent pas cependant que, dans cette même année de 1648, un bon jeune homme du nom de Dronard, serviteur des Jésuites, fut tué par des Hurons renégats et apostats.

Les Hurons semblaient marcher aveuglément à leur perte ; ils étaient imprudent, se gardaient mal, tandis que les Tsonnontouans et les Agniers redoublaient d'adresse et de ruse. Les Hurons en étaient rendus à craindre de faire le voyage de Québec par la route ordinaire, et quelques-uns des leurs prirent le chemin de la rivière Gatineau, en passant chez les Attikamègues, pour venir à Trois-Rivières.

La nation huronne envoya des ambassadeurs chez les Andastes de la Susquehanna, (leurs frères probablement) pour conclure une alliance contre l'ennemi commun les Iroquois ; mais au lieu de pousser avec vigueur les négociations, on traîna les choses en longueur et on envoya même des ambassadeurs aux Iroquois pour traiter de la paix ; pendant tout ce temps, ceux-ci frappaient à droite et à gauche.

En 1648, les Iroquois arrivèrent à la bourgade dite de Saint-Joseph qui se trouvait située sur les bords du lac Couchichine, expansion du Simcoe, dans le voisinage de la petite ville actuelle d'Orilia. Cette bourgade contenait 400 familles environ, elle était bien située et bien fortifiée ; mais, comme à l'ordinaire et en dépit des recommandations des missionnaires, les guerriers hurons dispersés à la chasse dans les bois ne s'étaient pas même aperçus de l'arrivée des Iroquois : ceux-ci sortirent le matin de leurs cachettes, trouvèrent les portes de l'enceinte ouvertes, et entrèrent dans la bourgade la hache à la main. Le Père Daniel, chargé de cette mission, était à dire la messe dans la petite chapelle : il termina le *Saint Sacrifice* au milieu des cris des femmes et des enfants qui couraient ça et là et se précipitaient en grand nombre dans l'église. La messe finie, le généreux missionnaire se mit à exhorter les malheureux entassés autour de lui, à les absoudre, à baptiser les catéchumènes et les enfants, en un mot à faire des saints de tous ceux qui allaient mourir. Quand les Iroquois, après avoir porté la hache partout, arrivèrent à la chapelle, le Père Daniel fit esquiver les malheureux, qui encombraient le modeste édifice, par une porte de derrière et il s'avança seul vers les barbares : — les Iroquois stupéfaits s'arrêtèrent quelques instants, mais bientôt, reprenant leur férocité, ils cherchèrent à le saisir ; mais, comme le Père, on ne sait comment, échappait à leurs étreintes, ils le tuèrent à coups de flèches et d'arquebuse. On lui enleva la chevelure et on déchira son corps par morceaux ; c'était le 4 Juillet 1648. La plupart des chrétiens qui avaient cherché refuge dans la chapelle se sauvèrent grâce au Père Daniel qui comme le bon pasteur avait « donné sa vie pour ses brebis ; » ils se retirèrent dans les villages voisins. — Le saint martyr était de Dieppe.

L'année suivante, les Iroquois vinrent attaquer le bourg voisin, situé à quelque distance du premier, le bourg *Saint-Ignace*. Cette bourgade était bien placée, entourée d'une rivière et on n'y pouvait arriver que d'un seul côté ; mais, par une espèce de fatalité due à

l'irrémissible imprévoyance des Hurons, un parti de 1000 Iroquois put forcer le passage en ne perdant que quatorze ou quinze hommes et entrer dans la bourgade. La scène de carnage de Saint-Joseph se renouvela ; ceux qui échappèrent se réfugièrent vers la bourgade de Saint-Louis, située à une très-petite distance de Saint-Ignace et furent immédiatement suivis par les Iroquois qui parvinrent à pénétrer encore ici et à mettre tout à feu et à sang.

Dans cette bourgade de Saint-Louis, se trouvaient le P. de Brebeuf, que nous connaissons depuis longtemps, et le Père Gabriel Lallemand : ce dernier était d'une excellente famille de robe ; il était venu au Canada en 1646, et, malgré la faiblesse de son tempérament, il avait obtenu la permission d'aller aux Hurons : il semble que quelque chose d'intérieur le portait à aller cueillir la palme du martyr.

Les Pères auraient pu facilement se sauver et gagner le fort *Sainte-Marie* ; mais que d'âmes allaient avoir besoin de leur ministère ! Ils restèrent donc et choisirent chacun un poste dans le village, se mirent à exhorter, à absoudre et à baptiser pendant que les cris de fureur des Iroquois et les lamentations des victimes déchiraient leurs oreilles et leurs cœurs. Les Iroquois ne tardèrent guère à s'emparer d'eux et, saisis de rage à la vue de ces hommes qui bravaient ainsi leur fureur pour le service de la religion nouvelle, ils résolurent d'épuiser sur eux tout ce que leur férocité pourrait leur fournir de moyens de torture. Ils envoyèrent les Pères au bourg dévasté de Saint-Ignace, pendant que le gros de l'armée iroquoise allait attaquer le fort de *Sainte-Marie* qui, gardé et défendu par quelques Français unis aux Hurons, leur résista en leur faisant perdre beaucoup de monde : ce succès fit que des Hurons voulurent poursuivre les Iroquois ; mais, selon leur habitude, ils se laissèrent prendre dans une embuscade et perdirent plusieurs des leurs.

Les Pères de Brebeuf et Lallemand connaissaient bien le sort qui les attendait : le P. Brebeuf avait annoncé sa mort prochaine quelque temps auparavant. Ils furent attachés au poteau, en compagnie de plusieurs Hurons que les Pères exhortaient et auxquels ils donnaient l'absolution. Le fer et le feu appliqués sur le corps des martyrs ne les empêchaient pas de continuer à exhorter à haute voix leurs compagnons de supplices ; le P. Brebeuf surtout, fort et robuste, ne laissait pas échapper une plainte, pas le plus léger signe de souffrance et ne cessait de parler de sa voix ordinaire et nullement affectée par la douleur ; le P. Lallemand, plus faible, laissait de temps en temps échapper des gémissements.

Un Huron apostat et renégat, irrité de la constance, de la force et du courage du P. Brebeuf, et voyant bien que les souffrances ne le feraient jamais taire, lui coupa le nez et les lèvres et lui enfonça un fer rouge dans la bouche : le héros chrétien ne poussa pas un soupir, ne fit pas un mouvement dans son corps. — On couvrit alors le Père Lallemand d'écorces et le détachant du poteau auquel il était lié, on l'amena au Père Brebeuf : en approchant de son compagnon de martyr, le Père Lallemand se jeta à ses pieds qu'il embrassa en lui disant : — « *Nous voici en spectacle à Dieu et aux anges.* » — Pendant qu'il était ainsi prosterné, on mit le feu aux écorces et il s'affaissa suffoqué ; mais on le secourut pour ne pas le laisser mourir si tôt.

Les tourments continuèrent ; on faisait rougir des colliers de haches qu'on mettait au col des deux pères : on leur versait de l'eau bouillante sur la tête pour parodier le baptême. — On ajoutait l'insulte aux supplices : les bourreaux disaient au Père Brebeuf : « Tu nous as souvent dit, Echon, que c'est un bonheur de souffrir dans ce monde, tu dois donc nous avoir beaucoup d'obligation. »

Le martyr du P. Brebeuf dura trois heures, pendant lesquelles il fut soumis, sans un moment de repos, à tous les tourments imaginables et pendant lesquelles il ne proféra pas une plainte et ne laissa échapper aucun signe qui pût trahir la souffrance. Aussitôt qu'il fut mort, on ouvrit son corps, on en enleva le cœur, et les jeunes gens cherchaient à avoir du sang de ses veines pour le boire, croyant par là acquérir une partie de ce courage qui les avait étonnés et émerveillés, eux pourtant si accoutumés à ces sortes de scènes.

Le supplice du P. Lallemand dura bien plus longtemps : le Père fut pendant 17 heures dans les mains des Iroquois, et, malgré que la nature lui arrachât quelquefois des gémissements, son courage moral ne se démentit pas un instant pendant ce long supplice. Il n'avait que 39 ans ; le Père Brebeuf en avait 56.

(A continuer.)